Extraits de « Essais » (1986)

La revanche d'Aphrodite

Quel délice d'être, soudainement,
Submergé par les flots ardents
D'un même océan qui, chaque jour,
Ondule sous les caresses de l'amour.

Ces vagues incessantes qui déferlent
Parmi les embruns couleur perle,
Me transportent, comme en prélude,
Sur des monts de plénitude.

Et là, là où le soleil irradie,
En une douce lumière d'envie,
Les plaisirs du bonheur, je pars,
Accompagné de ton regard …

(25/08/1985)

Femme fatale

Doucement, tranquillement, elle avance.
Son pas feutré lui procure l'élégance.
Sa démarche rythmée lui assure l'aisance.

Elle promène en cadence et sa tête et ses yeux,
Comme pour s'assurer que tous les désireux
Se contentent d'un regard pour se croire aux cieux.

Elle se sait parfaite et, sans l'ombre d'un doute,
Elle suit paisiblement les contours de la route :
La femme idéale ne connaît jamais la déroute !

Pourtant, cet être fort en apparence
Ne demande que l'oubli dans l'absence :
La beauté est une vertu trop envahissante !

(12/11/1984)

Musique

Musique, tu sonnes et résonnes
Au plus profond de mon âme,
Tel le cerf qui, soudain, brame
Au cœur d'une forêt d'automne.

Peu à peu, cet appel mélodieux
S'atténue et devient chant d'adieu.
Alors, pareil à la brume matinale,
Tu t'estompes, ô dénouement fatal !

Car la musique est ainsi faite :
Elle nous ouvre comme un sésame
Les portes d'un univers de fantasme
Qui prend fin parmi les chemins de notre tête …

(23/07/1985)

Ce soir, il neige !

Sous mes pas égarés,
Une neige crissante à chaque foulée
Me procure volupté.

La lune aux reflets ambre
Caresse lentement l'étendue gelée,
Baigne chacun de mes membres.

L'univers entier semble
Recouvert d'une douceur feutrée.
Au fond de moi, mon cœur tremble !…

(24/01/1986)

Ressac

Un sourire effleure son visage,
Et mon cœur frémit sous le vent
Puissant qui dévoile en présage
L'aube naissante de ses dix huit ans.

Une lueur s'immisce dans ses yeux.
Puis, l'ombre vague d'un passé lointain
S'éclipse sous le soleil radieux
D'un âge où l'existence s'empreint

Des senteurs grisantes du printemps,
De l'âpre mélancolie d'automne.
L'hiver aux baisers glacés, s'éprend
De l'été. La nature entonne

Une myriade de chants, refrain divins,
Ode à l'enfance qui déjà, sans bruit,
S'exile d'un présent incertain
Pour assouvir nos rêves chaque nuit …

(17/03/1986)

II-

Elle est venue un soir d'hiver
Alors que la nuit, long manteau,
Dans les collines et les bois verts,
Apaisait les derniers soubresauts.

Elle est venue une nuit d'effort
Où la fièvre agitait mon sommeil
De baisers brûlants, caresses vermeilles,
M'apporter un simple réconfort.

Par ses lèvres et son corps,
Ses cheveux et ses yeux,
Un regard amoureux.

Par sa peau épis d'or
Et son sein désireux,
Un appel langoureux.

(03/05/1986)

Devinez qui ?

L’âtre sombre et les braises tièdes,
Le jeu des ombres, la table brune
Et le silence, la nuit sans lune.

Sous la ramée, dans les bois profonds,
Une chaumière au toit fumant !
Et dans le silence toujours pesant

Un vent sournois, brise d’automne,
Murmure un refrain monotone,
Puis se perd dans les branches.

Sous la ramée, dans les bois profonds,
Une maisonnette au toit de chaume …
Sur sa porte on lit « Home, sweet home » !

(03/05/1986)

Extraits de « Vision » (1986)

I-

La nuit, souveraine,
Descend sur la plaine.

Par sa vive haleine,
La fraîcheur sereine

Nous fait oublier
Le labeur forcé.

Le silence effleure
Un oiseau qui pleure

Une chanson d'oiseau,
Le rire d'un moineau !

La nuit, souveraine,
Descend sur la plaine …

(06/07/1986)

II-

Le souffle frais d’un soir d’été
Berce d’une douce langueur
L’esprit rêveur du promeneur.

Çà et là, parmi les verts sapins,
Le timbre clair d’une chanson
Virevolte, puis meurt à l’horizon.

La lune argentée, semble oublier
Le chant des cigales plus discret.
Elle préfère rester cachée
Derrière un nuage, à qui se fier ?

Cependant, encore incertain,
Le promeneur suit son chemin,
L’esprit rêveur fuit le matin.
Et tous deux vont, main dans la main.

(07/07/1986)

IV-

Je revois le pont, derrière la fenêtre,
Et dessous, l'enfant à demi nu.
Son regard, celui d'un pauvre être,
Semblait voguer parmi les nues.

Combien sont ceux qui, déshérités,
N'ont pas eu la chance d'être aimés ?

Je revois un pont, derrière des fenêtres,
Où nombre d'enfants dans les rues,
N'ont comme joie que celle de naître.
Peuple, un de ces enfants t'a-t-il ému ?

Combien sont ceux qui, déshérités,
N'ont pas eu la chance d'être aimés ?

(18/07/1986)

XII-

Je suis le roi mage
Qui traverse l'image ;
Cœur, humide visage,
Accostez mon rivage.

Je suis le paysage
Où maints soleils nagent
Au travers des âges.
Passant, écoute mon message !

Ce ne sont ni pleur, ni rage,
Ni clameur, ni naufrage
Que sème dans son sillage
Le divin breuvage.

Je suis la blanche page
Où le secret alliage
Trouble un cœur volage.
Passant, entends le mirage

(17/08/1986)

Bleu, vert, gris : yeux !

Pour toi, mon amour
J’ai dessiné dans le ciel
Gris
Le plus beau des arcs-en-ciel

Pour toi, mon amour
J’ai tapissé le gazon
Vert
De fleurs des quatre saisons

Pour toi, mon amour
J’ai coloré l’océan
Bleu
D’une larme de mon sang.

(04/08/1986)

Sérénade

Lorsqu’en douce on bécote
Sa Chérie dans un coin
L’amour nu, qui clapote
Aux temps, sent le foin.

Lorsqu’en douce on soupire
Dans les greniers bleuets,
Au fond des granges à blé

La paille qui sifflote
Une chanson, témoin
Attendrie, nous picote
Avec plus de soin …

Amants ou feux follets
Les mots parlent muets,
Froissent le doux sourire.

Extraits de « Vertige » (1986-1987)

Mal

Tu conduis l’amertume
Sur tes rêves de bitume,
Tu froisses tes secrets
Sous ta taie d’oreiller.

Tu découpes la vérité
Suivant les pointillés,
Ta vie se parfume
Du poison qu’exhume

La Réalité …

A quoi bon songer
Aux remords posthumes
L’horizon s’enfume
Des brumeuses nausées

De Réalité …

Noces de cendre

Lorsque tu rougis, Nature,
Comme un enfant honteux
Et que tes bois aux parures
Jaunies secouent, frileux,

Leurs branches ;

Lorsque dans les champs déverdis
Tremble une voix faible
Qu’un vent triste alanguit
Puis balaie d’un souffle aigre ;

Lorsque le soleil se noie
Dans un sang vermeil
Et patauge sur les toits
Fumeux, alors je m’éveille !

Libre ?

Pâle comme une lune d'hiver,
Tu trembles dans le froid matin,
Les mains serrées fort, pauvre hère,
Contre ton cœur, un cœur mutin.

Seul compagnon de ta misère,
L'oiseau t'accompagne en chemin
Sifflotant souvent un vieil air
Qui calme la douleur et la faim.

Et si parfois le doute, brûlant,
Creuse un abîme dans ton cœur,
Tu vas vers le soleil levant
Pour oublier ta prison, ailleurs …

Chanson pour l’absente

Mon cœur compose une romance,
Pour toi, toi qui souffres en silence.
Loin, là-bas, dans une autre ville.

Elle te chante, doucement,
La joie et le bonheur souriant
De l’oiseau, ménestrel d’avril.

Elle surprend tes jours moroses
Par l’hymne à un frais matin rose,
Où frissonnante encore, la vie
Baigne tes yeux de mélancolie.

Elle sèche tendrement tes pleurs
Et diffuse, subtile saveur,
Le parfum de ma tendresse
Pour toi, mon amour, ma déesse.

Extraits de « Fragments suivi de pêle-mêle »

(1987-1988)

Soleil perdu

Il marchait dans la rue
Mais de silhouette pas
L’ombre n’accrochait plus
Ses pas
Comme une naufragé certains jours
Il titubait sous le poids
Du fardeau
Mais d’ombre toujours pas pour le soulager
Un autre jour il se retournait
ivre d’espoir
Mais d’ombre toujours pas
Derrière ses pas
On parle Les gens parlent
D’un pendu
Difforme dans la nuit
On murmure Les gens murmurent
Tout bas
Qu’ombre parmi les ombres
Il est redevenu

Nomades

Ils marcheront pieds nus les soldats,
Mains sur la tête, trébuchant çà et là
Sur les corps d’autres soldats.

Ils marcheront pieds nus les soldats,
Fatigués, fourbus, portant le poids
Des ombres que les soleils rouges
Agrandissent démesurément.

Ils marcheront pieds nus les soldats,
À travers le désert, sans armes, et sans
Foyer.

Si Je

Si je fais des ciels imagés
Bleus comme des encres
Et où chavirent les bateaux
Sans port d’attache aucun

Si je fais des ombres froides
Sur le linge blanc pâle
Des falaises de craie
Et où s’échouent les bateaux

Si je fais des croix
Sur les jours Les secondes
Dont nos destins s’imaginent
Détenir la clé Navire sans mât

Si je t’aperçois Silhouette
Rivières et châteaux
Fortunes et malheurs
C’est parce que tu es là

Tout près Tout proche
Et je sens ton souffle

Du miroir

J’ai vu les grands yeux
Pâles
Des cierges fanés
Les grands yeux qui implorent
Main tendue
J’ai vu les grands yeux
Clos
Des gorges ouvertes
Les grands yeux qui gémissent
Dans le ventre des enfants
Les grands yeux cernés d’ombres
Appesantis de paroles inutiles

Et j’ai détourné les yeux

Cri des muettes

Les enfants ont couru sur la plage
Leurs pas légers sur le sable fin
Laissent l’empreinte d’une image
Douce comme un bonheur sans fin

Les enfants ont couru sur la plage
Ils courent encore au matin
Mais la mer d’une coulée de main
Déjà a effacé leur passage

Le regard du passé

Enfant Peuple de l’univers
Un matin d’automne ou d’hiver
Tu as décidé de partir

Longtemps tu contemplas les yeux
Grands ouverts une étoile bleue
Puis tu disparus à jamais

A présent Dans le ciel de jais
Je cherche en vain ton souvenir

Un oiseau peut-être

Tu te tiens comme un petit oiseau fragile
Tes paupières battent tes cils tremblent
Dans le ciel les nuages d'Avril

Tu te tiens comme un petit oiseau fragile
Un sourire comme ornement unique
Insaisissable et pourtant

Tu te tiens comme un petit oiseau fragile
Tes cheveux légers qu'embrasse le vent
Tes cheveux légers flottent doucement

Je me souviens – j'étais enfant-
Un oiseau tombé du nid
Un oiseau au creux des mains
J'ai fait le vœu

L'oiseau est mort

Ces mains qui te parlent maintenant
Maladroites
Ont peur encore de serrer
Ont peur encore d'étouffer
L'oiseau caché au fond du cœur

Pour K.

Ne te retourne pas
Il y a un homme
Derrière
Il marche comme
Un enfant
Maladroit-brutal
Comme le sont les *animals*
Pensif-rêveur
Il se dérobe

Ne te retourne pas
Derrière
Il y a un homme
Presque un enfant
Il t’aime

Nostalgia

Dans le bois pourrissant
La lumière encore pénètre
C’est comme une fenêtre
Sur le cimetière d’antan

L’herbe rousse et grasse
Sur laquelle s’amassent
Les cadavres de feuilles
Crisse comme un œil

Croque sous la dent
Parfois un petit vent
Sournois laisse échapper
Un gémissement léger

(07/03/1987)

Dans le train

La jeune femme dort,
Une main contre sa joue ;
Les reflets d'or
De ses cheveux se jouent

Des rayons du soleil.
Elle somnole ou sommeille.
Est-ce un souffle tranquille
Qui agite ses paupières et cils ?

La jeune femme dort,
Une main contre sa joue,
L'autre contre son cœur …

(08/03/1987)

Extraits de « Contre-courants » (1988-1990)

Exister

Un murmure balaie l’étendue vaste
Poussière de papiers
- s’affranchir d’exister -

Le vent redouble
Froid au coin du cœur

L’océan remue
Papillon qui déploie ses ailes,
Mains.

Au rivage pauvre l’éternité se noie
- s’affranchir d’exister -

Cri des mouettes

La porte grince :
On dirait le cri d'une mouette

Un oiseau blessé vient choir
Sur le pas de la porte
Sans bruit
Feuille d'automne

Lui qui volait bruyant
Dans le vent
Gorge déployée comme ses ailes
Lui qui volait bruyant,
S'éteint en silence

La porte se ferme :
Condamnée, elle ne parle plus.

Enfance

Voiles violents des visages
Où la peur se lit plus qu'à peine

A-t-on songé à retrouver les images
De notre enfance-vitriol ?

Vers quels horizons plats s'érigent nos bras ?

Myriades de mains tendues vers les cieux.

Immobile

Rien ne bouge
Pas même un bruissement flou
Ou une ombre folle
L’air a l’air en suspens
Et les atomes eux aussi
Qui ne se meuvent
Et nos pensées
Qui naguère s’abreuvent
D’une nourriture électrique,
Semblent court-circuités.

Ether (d'Hommes)

Peut-être qu'ailleurs
Dans un autre monde
vivent des Hommes et meurent des Hommes
L'esprit plus plein de choses bonnes

Peut-être qu'ailleurs
vivent survivent des hommes des femmes
Qui ne sont pas injustes
Qui ne se moquent pas

Peut-être qu'ailleurs
Tourmenté par d'autres vents
Un autre monde a surgi
Une planète aux couleurs bleues

Et qui nous ressemble un peu

(19/04/1989)

Mémo

Mes mots pour le dire
Sont cailloux que l'on jette dans l'eau :
Parfois ricochent légèrement
Parfois lourdement sombrent de n'avoir su dire

Mes mots pour le dire
Sont refrain sont chagrin
(Le chagrin est en chacun comme une seconde nature)

Mais aussi ils te parlent
Ils t'écoutent
Ils sont cette voix qui a peur parfois d'être
D'être soi

Mes mots pour le dire
Apprennent à t'aimer
Apprennent à vivre à aimer à vivre

Amour

L’amour est roi sans trône
Sur cette terre pauvre
Visages,
Et vous ailes d’oiseau :
Maints paradis perdus
À l’offrande d’un regard !

Secret flambeau

Prolixe errance du mot nu …
Entre l'idée et la page
Seuls demeurent l'inconnu,
Le souvenir et ses naufrages.
Blancs vols des signes
Au-dessus des rives analphabètes ;
Raisins, grappes et la vigne
Au vendangeur des comètes !

Mais toujours un pied ferme
Sur le sol meuble des idées ;
Refuser l'invitation à court terme
Bien que sentir son cœur cabrioler

(21/06/1989)

Multitude

On écrit des phrases pour ne pas
Les dire : risible de craindre la parole,
Mère colporteuse du souvenir ?

On verse des sentiments pareils aux larmes,
Et des rires aux éclats de soleil, sur le
Papier qui nous accueille en sa froideur
Nue (mais aussi compagnon attentif !).

Et puis surtout, on a peur de ne pas
Pouvoir déchiffrer l'avenir qui s'ébat
Telles mouettes crieuses-

… Sur la plage, le sable toujours
Étanche la mer ;
La mer, la mer efface toute trace,
Et le cœur qui se confesse voit
Ces mots disparaître-

(19/04/1989)

Choix de poèmes

(2002-2006)

Bagage

Je pose ma valise
Sous le toit du ciel
Les arbres ont compris
Eux qui frissonnent

Je pose ma valise
Sous un fief abritant
Les oiseaux médisent
Je ne suis qu’un fou

La nuit emprisonne
Les étoiles explosent
Les cratères de lune
Ne sont que des brûlures
De cigarettes

Je pose ma valise
Et l’espoir d’un fou
Se mue en poème

Battements

Le vent
Lèche les volets d'osier
La nuit
Résonne comme un tambour
Ô voile flûté
Quel souffle a frôlé
Mon âme ?

Le vent
Fruit du péché
A sans nul doute
Cette nuit
Affalé les grands arbres
Ceux que j'aimais

Bourrasques trempées
Telles des larmes versées
Le vent a pourchassé
Jusqu'au milieu
De cette nuit sourde
Mes plus intimes pensées

Herbe folle

Sur les champs s’animent
Les herbes folles
Comme les corps enlacés
D’une commune harmonie

Les vallons racontent
Nos amours clandestines
Ô lune ébahie,
Que les fruits sentent bons !

Il n’y eut pas d’amertume
Quand les blés mûrirent
Nos amours avec
Cessèrent de s’ourdir

Dans les prés ondulants
Les herbes folles s’enlacent
A nouveau le printemps
Les amours ressuscitent

La foule-1

Dans la foule, anonyme
Je déambule
Le bruit, les rumeurs m’enivrent

L’illusion de la solitude

L’ivresse enfle les images incessantes
Les manèges tourbillonnent
Jusqu’à l’écœurement

Les éclats de la fête résonnent
Dans ma tête comme un tambour
Les silhouettes passent

Jamais ne s’étonnent

Je fends la foule comme un noyé
Sous leur linceul
Les forains s’époumonent

La foule me happe
Et les manèges achèvent
Leurs rondes sans fin

La plage

Sur la plage
L’eau se mêlait aux parfums

Les sentiers se dérobaient
Dans des sables émouvants

Les longues dunes
Ondulaient sous la caresse
Des embruns

Des enfants plissaient
Leurs yeux tendres
Au soleil couchant

La mer et la terre
Dans un baiser touchant
S’unissaient un instant

Et l’écharpe blanche
De la brume
S’enroulait
Autour de la lune

Le voyageur

L’attente dans ce café
Un train qui part
Un autre arrive

J’attends sans savoir
Dans cette gare
Où le voyageur se presse

Ma tasse est vide

Un train approche
Soudain il est temps
D’agripper ma valise

Le cri du haut-parleur

Je grimpe dans ce train
Traverser des tunnels
M’exiler vers d’autres îles

Miroir

Les miroirs
Reflètent nos doutes
Et nos espoirs
Sur l’étang clair
La lune projette
Sa ronde présence

Miroirs liquides
Ou de verre
Volent en éclat
Lorsque d’une pierre
Le destin frappe
Nos cœurs

Silence-1

Dans le silence
Des cours
Des cathédrales

Ombre qui implore
J’accours

Dans la nuit crue
De ses feux revêtus
Toute parsemée
Encore
De roses aurore

Dans cette nuit
J’attends
Encore l’instant
Celui qui frappe

De cette voie nue
Dépouillée
J’emprunte le trajet
Vers cette claie profonde
Où le silence attentif
Me précède

Silence-2

Silence
Dans la nuit qui sonne
Les lourdes cloches
Dans nos pauvres têtes

Silence
Aux chiens qui aboient
Dans le jour que noie
La brume d’automne

Silence
Aux canons qui tonnent
Et déchirent les ciels
De cretonne

Silence-3

Au vierge silence
S’oppose
La prunelle brune
De tes yeux

Mille feux
Eblouissent le silence
De tes paupières closes

Chacun de tes pas
Brûle le marbre froid
Chacun de tes pas
Répond
A l’écho muet
De la pierre

Soledad

La solitude happe
Nos plus folles années

Elle ronge de sel
Les cicatrices du passé

Elle efface le bonheur,
La gloire et l'amour

Le vin du regret
Se change en vinaigre

La solitude l'a emporté

Sur l’eau

Sur le fil de l’eau
Passent et repassent
Les bateaux

Leurs ombres
Parlent et reparlent
D’un passé
Révolu

L’exquise image
Des berges accueillantes
L’air volage
Des échassiers

Sur le fil de l’eau
Ma destinée prend fin

Triste hommage
A cet enchanteur paysage

De sombres volutes ont drapé
Hirsutes
Les berges accueillantes
Que mon enfance
Orpheline
N’oubliera jamais

Solitude

Sous les folles étoiles
Le bel ouvrage que voilà !

Sa douce main paysanne
A caressé le long hiver

Au bruit que j’affectionne
A froissé la nuit bleue

Dieu, que l’hiver est long
A celui qui frissonne !

J’ai maintes fois refoulé
L’espoir qui tourbillonne

Et les nuits ont creusé
Mes cernes d’abandon

Au frisson de la solitude,
Que d’amitiés perdues !

J’ai vingt ans derrière moi
Que m’en reste-t-il ?

Au bord du fleuve

Le long du fleuve
Baigné par la douce lumière
J’irai auprès de vous m’asseoir

La fraîcheur vive
Qui nous calmera
Alanguira
Nos paupières d’aise

Contre ma poitrine apaisée
Vous viendrez vous blottir
Et je n’aurai de cesse
De ne jamais vous mentir

La foule-2

La foule
Ces visages anonymes
Cette houle
De vague marine

Un instant j'appréhende
Cette immense clameur
Innocente torpeur !
Des gens qui s'épandent

La foule
Ce long cortège de visages
Ces têtes qui roulent
Comme d'innocents sages

Je ferme un moment
Les yeux – aveugle
Les rires les gens
Meuglent

La foule
Cette boisson alcoolisée
Qui saoule
Tentation voilée

Vers midi

Vers midi
Alors que le soleil ondule
Sur les chemins de terre
Sur les routes de bitume

Vers midi
J’aperçois, courte flamme
Un ver luisant qui rit
La plus belle des femmes

Vers midi
Le bruit des assiettes résonne
Les enfants ont de l’appétit
Avant que la cloche ne sonne

Vers midi
Un éclat de ta beauté
Est venu se loger
Dans mon cœur à jamais

Vendanges

Mon verger est à la page
Mes moissons sont les voyelles
Les consonnes sont mes mirages
Et les accents charnels

Mon stylo a jeté l'ancre
Au rivage d'orthographe
La mer est couleur d'encre
Les mouettes s'esclaffent

Ponctuation ponctualité politesse
A ma grande détresse
Sont les grandes prêtresses
De l'écrivain sans noblesse

Mon verger est analphabète
Ma récolte du Rubicond
Mes rimes sont obsolètes
Et mon oreiller au balcon

Train de vie

Dans le train qui serpente
Long ruban longue pente
Je regarde les maisons les rues
Qui s’offrent à ma vue

Les vitres du compartiment
Sont les miroirs réfléchissant
Les peines les joies les rires
D’un enfant qui soupire

Sur les longues voies
Sous les ponts sous les piles
Mon existence que je vois
Elle aussi défile

Regard d’automne

Un regard
De vos beaux yeux mouillés
Suffit parfois
A faire chavirer

Dans l’océan d’incertitude
Votre marin dévoué
Pilote sans boussole
D’un navire sans mât

L’amour à l’horizon
Darde ses blondes attentes
A la brune insolence
D’un homme sans défaut

Un éclair
De vos beaux yeux fuyait
Cette triste beauté
Qui fait de votre pâleur
Un atout ensorceleur

Puis votre sourire déchira
Cette énigmatique langueur
Et le paysage sur l’heure
Retrouva sa grisaille

L’âpreté d’un matin d’automne

Divin matin

Le divin matin
Des brumes ensorceleuses
Où j’allais gambadant
Parcourant des montagnes
Les chemins pierreux
Semés de mousse tendre
Sillonnant les vallons
J’attrapais quelque insecte
Bourdonnant dans ma main
L’aube pointait encore
Les oiseaux cachaient dans la ramure
Semblaient attendre un ordre
Avant d’entamer
Leur joyeuse symphonie

Cette enfance m’a été volée
Sur des autoroutes indiquant
Toutes les mêmes directions
Comme si notre vie passagère
Du chemin inconnu
Ne menait nulle part

Beauté

Beauté de cette femme
Vers qui les regards convergent
Les conversations s’estompent
Les corps s’effacent

Sur son passage

Elle illumine le paysage
Et la froideur de la nuit
Se fait plus douce

La pénombre devient velours
La mer adoucit son murmure
Les murs se fendent
La certitude assouplit ses verdicts

Rêver

Les collines et les champs
La verdure, environnant
La bruyère froissée
Par tant de pas

La forêt douloureuse
Aux pas égarés
Les arbres centenaires
Aux branches familières

Et le rêveur
Qui flâne les yeux levés
Vers ce ciel tant désiré
Traverse des ruisseaux

Dont les pas humides
Inondent la clairière
Au centre de laquelle
L’arbre roi attend

Un oiseau

Un saut de puce à l’âne
Un frisson d’âme
Une souris qui grignote
Le temps polyglotte

Vous êtes mon navire à quai
Mon encre sur la page blanche
Le vent qui gonfle les voiles
La mouette qui se rit des nuages

Un soudain regain du ciel
Un fragment d’île retrouvé
Une brume qui s’estompe
Un matin sans journée

Vous êtes ma traversée nocturne
Mon refrain que fredonne
Un long chapelier, l’hiver
Une bise écornée par la fureur

Un albatros passif
Un prêtre sanguinolent
Une antique éphémère
Un parloir désertique

Vous êtes ma brune turpitude
Ma raison franchissante
Ma pâleur d’automne
Mon essence enflammée

Un appétit trahi
Un souffle brûlé
Une plainte captée
Un bonheur accessible

Le bal des violons

Les violons ont perçu mon trouble
Accents tristes ils redoublent
Leurs sons stridents
Me liment les dents

Les violons ont aperçu mon double
Celui que les notes adoubent
Leur violence déchirant
Le ciel a la douceur, aimant

Les violons ont joué leurs derniers roubles
Ils m’ont, transperçants,
Terrassé, pâle et blanc

Le sentier

Un long chemin s’avance
Qui ne craint
Ni le froid hiver
Ni la douce caresse
Des étés trop courts

Le long sentier s’élève
Et le pas devient lourd
Pourtant le souffle
Est encore

Le sentier se partage
Les choix d’avenir
Nos mains se cherchent
Mais nos corps ne se touchent

La longue route sans bitume
Parsemée d’amertume
Conduit-elle quelque part ?

Notre âme s’est égarée en chemin
Alors que l’oiseau chagrin
Chantait son long chant d’amour

La nature se paraît de ses plus beaux atours

Nocturne

Quand la mer se retire
Comme un chat lymphatique
Qu’un œil humide étire

Que les flots satiriques
Roulent nos critiques

Que la brume se lève
En nappes frénétiques

La nuit trempe ses secrets
Dans la mer sans reflet

Belle imaginaire

Souvent, j’aime à imaginer
Une belle alanguie
Avec ses yeux mi-clos
Comme les secrètes persiennes
D’une chambre abandonnée

Sa main posée sans retenue
Sur son sein encore tout chaud
Elle dort avec la douceur
D’une belle inconnue

Ciel d’automne

Voici que le ciel assombri
D’un reflet d’automne
Inquiète et parfois étonne

D’une pâleur qu’anémie
Encore l’assaut sombre, et tonne
La voix qui déchire un cyclone

Un brouillard s’aventure
Sur les arpents de verdure
Une goutte a perlé d’un œillet

Paysages

Vacille le paysage
D’un vent fuyant

L’herbe a tous les naufrages
Ondulant les prairies

La fuite est entendue
Comme l’air des oiseaux

Les virevoltants paysages
Sont à moindre portée

La sinueuse pente accueille
Les longs chariots gonflés
Tremblant sous le vent

Fuyant les vallées inaudibles

Recueils inédits

Essais (1983-1986)

Vision (1986)

Vertige (1987)

K. vers (1988)

Fragments suivi de pêle-mêle (1987-1988)

Contre-courants (1988-1990)

Poésies (1991)

Les Oubliés (1992)

Les carnets (1986-1990)

Bribes (2002-2006)